

MARCOY Paul

précurseur de la spéléologie au Pérou

des textes présentés par Alain GILBERT

Ecrivain et voyageur français, il réalise de 1848 à 1860 un long voyage à travers le Brésil et le Pérou. En 1862 et 1863, il visite à nouveau le sud du Pérou.

De ses séjours sud-américains, il nous a légué des relations de voyages publiées dans le "tour du monde" de 1862 à 1877, parues en quatre tomes et quinze épisodes. Avec 1.030 pages publiées dans cette revue, il en est l'auteur le plus prolifique.

Son article "voyage de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique" avec 598 pages est le deuxième des plus longs articles publiés dans le tour du monde.

Nous ne connaissons malheureusement pas grand chose de lui en-dehors de ses récits de voyages où il relate ses émotions, ses rencontres, ses découvertes. Ses études les plus intéressantes sont ethnologiques et archéologiques.

En ethnologie il ramène des descriptions sur les moeurs et coutumes de nombreuses tribus indiennes de la forêt amazonienne et des Andes.

En archéologie, il étudie de nombreux sites des hautes civilisations andines.

C'est au cours de ses séjours au Pérou qu'il nous gratifie de ses visites dans des grottes ou mines rencontrées au cours de ses pérégrinations.

Aux alentours de Cuzco, il étudie des mines et cavités aménagées dans la Chingana de Queronuasi pour laquelle s'associent mythe et légende, près de la lagune de Santa Lucia et dans un lieu dit "la Chaire du Diable".

- Chingana de Queronuasi et lagune de Santa Lucia (le tour du monde 1863 N° 1 p 243 à 245) :

"Andajes a de plus sa légende et son souterrain comme un château d'Anne Radcliffe. En face du village, sur la rive droite du Huilcanayo, et dans les flancs du cerro Queronuasi, se trouve une chingana, conduit tortueux et profond où les habitants du pays prétendent qu'à l'époque de la conquête, les Indiens cachèrent d'immenses trésors, pour les soustraire à la rapacité des soldats de Pizarre. Nombre d'industriels, affriandés par cette tradition, ont cherché longtemps ces richesses, mais sans pouvoir les découvrir. Le dernier d'entre eux, Gaditan d'origine et du nom de Vidagura, parvint jusqu'à l'extrémité de la chingana, qui dit-on, était fort étroite. Comme il était occupé à en sonder les parois, une pierre énorme se détacha de la voûte et ferma l'ouverture du souterrain : le pauvre Gaditan fut pris dans cette souricière.

- Un quart de lieue nord-nord-ouest d'Andajes, sur la rive gauche du Huilcanayo et dans le voisinage de la petite lagune de Santa Lucia, la quebrada de Cuzco s'échancra tout à coup et laisse voir au milieu des cerros un envasement de pierres énormes d'une rectitude parfaite et d'une netteté d'arêtes singulière. La montagne, criblée d'excavations carrées d'où ces blocs ont été tirés, semble avoir laissé fuir ses entrailles de toutes parts. Dans ce prodigieux amas de quadrilatères, un passant doué d'imagination peut aisément se figurer les assises de quelque Ninive inconnue ou les débris d'un Memphis auxquels personne n'avait songé : leurs pylônes, vastes propylées, stèles aitières, orifices béants des spéos, noires cavités des syringes, rien ne manque à la chose. Pour qu'elle devint une cité du bon vieux temps dans le genre d'Ollantay-Tampu, il suffirait d'un mémoire archéologique étourdiment ~~écrit~~ par quelque voyageur à la troisième classe de l'Institut. Nous nous hâtons de prévenir l'erreur en déclarant que la prétendue ville n'est qu'une carrière du temps de la Gentilidad, et ses débris, de simples pierres à l'extraction desquelles étaient jadis condamnées à travailler, comme les Athéniens captifs aux latomies de Syracuse, les populations remuantes qui tentaient de secouer le joug des Incas".

- La chaire du diable (le tour du monde 1863 N° 1 p 255 - 256) :

"A ce Corridor du ciel d'orgueilleux mémoire succède, toujours à la droite du grand chemin, un site montueux, stérile et d'aspect farouche, appelé la Chaire-du-Diable. Cette Chaire-du-Diable est un bloc de rochers placés devant deux cerros, soudés par leurs bases et dont les flancs lisses et presque verticaux présentent çà et là des ouvertures carrées, d'où les Indiens, du temps des Incas, ont tiré des pierres. Ces baies pleines d'ombre, élevées à dix mètres du sol, et sans chemin ni sentier qui y aboutisse, ont l'air d'orbites creusées avec lesquelles la montagne regarde les passants.

A peu de distance des sites que nous achevons de décrire, deux curiosités d'un genre différent attirent à la fois l'attention. A droite, c'est une carrière de grès porphyrique, d'où les mêmes Indiens qui mettaient des fenêtres à la Chaire-du-Diable, ont retiré ces blocs énormes que nous mesurons aujourd'hui avec étonnement. Seulement, après extraction de la pierre, au lieu d'un trou béant encombré de moellons que nos carriers ont coutume de laisser comme une attestation de leur travail et dont la plaine de Montrouge offre de nombreux spécimens, les Quechuas ont taillé une admirable chambre monolithe de dix mètres carrés, avec plafond à caisson en relief et trois divans sur lesquels on peut s'allonger pour faire la sieste, ou s'asseoir pour attendre la fin d'une averse."

Lors d'une présentation des sources de l'Apurimac comme source de l'Amazonie, une gravure accompagnant le texte met en évidence une grotte au-dessus du lac, point de départ de cette rivière. Les textes n'en font pas mention. (le tour du monde 1864 N° 2 p 132).

Près de Chaupichaca, il visite les "grottes" de Piquimachay... (Machay signifiant grotte) (le tour du monde 1870 N° 1 p 85 - 90).

"Vers le milieu du jour et sans avoir trouvé quoi que ce fût qui me parût valoir une mention descriptive sur mon livre de notes, nous arrivions devant un énorme rocher de grès schisteux, appuyé d'un côté aux cerros dont il paraissait s'être détaché autrefois et de l'autre côté baignant dans la rivière, qui murmurait en se heurtant contre ses aspérités. Trois porches d'inégale largeur, pratiqués à cet endroit dans le rocher qui portait le nom du torrent que nous avions précédemment franchi, donnaient accès chacun dans une grotte dont la plus grande pouvait avoir dix pieds en carré. Un sable fin, jonché de microscopiques galets blancs et noirs, recouvrait le sol de ces grottes d'une mignonne mosaïque, tandis que de leur voûte pendaient en manière de girandoles, des scolopendres rubanées que le vent agitait. Dans les crevasses de leurs parois, que la rivière aux heures de ses crues emplissait d'un sable mêlé d'humus, des adiantées et des fougères d'une rare élégance, végétaient admirablement. Un jour doux et verdâtre qui régnait dans ces grottes et contrastait avec la lumière crue, intense, aveuglante, du dehors, conviait à la rêverie ou au sommeil ; afin que l'esprit ou les yeux ne fussent des objets extérieurs aucune impression, un rideau de végétations pendait en guirlandes fleuries devant leur ouverture. L'auteur de Rolla, s'il les eût connues, n'eût pas manqué de placer sur leur seuil une de ces nymphes taillées sur le patron des allégories de Rubens, qu'on voit dans son oeuvre agacer d'un éclat de rire - les faunes indolents couchés dans les roseaux - Bien que Pepe Garcia n'eût rien d'une nymphe, il lui était arrivé quelquefois en voyageant dans la vallée, et quand la nuit le surprenait en route, de prendre possession d'un de ces trous, comme il disait, et d'y dormir la grasse nuit. De la mine prosaïque de l'interprète au poétique aspect du lieu dont il avait fait son logis, la distance était telle, que son action nous parut presque un sacrilège. Jamais à coup sûr Bernard l'Hermite le plus baroque n'avait usurpé plus gracieuse coquille.

Deux lieues séparaient les grottes de Piquimachay du rio de Manabamba, un maigre affluent du Cconi".

... et dans le même secteur signale la grotte de la rivière Ouitubamba (le tour du monde 1870 N° 2 p 113 - 114).

"Au Saniaca succéda plus loin une rivière du nom de Ouitubamba, laquelle, au lieu de couler sub Jove crudo comme ses voisines, s'était creusée dans la montagne un tunnel qu'elle emplissait d'éclats et de bruit. L'arcade du tunnel, noire d'ombre, bayait en regard du Cconi dont cette rivière souterraine était tributaire. Sur la courbe qu'elle décrivait, un rideau d'arbres aux troncs menus, aux branches déliées, au feuillage maigre, offrait dans sa localité terne, diffuse, un peu grisâtre, son ensemble de tons fins et légers plutôt que solides, un motif dans la manière de Cabat, ce charmant artiste que la recherche et la préoccupation du style ont jeté dans la convention. Ainsi placé entre deux masses sombres et vigoureuses de la forêt qui lui servaient de repoussoirs, ce rideau d'arbres avec sa pileur de ton, son aspect chétif et malin résultant du peu d'épaisseur de l'humus dans lequel il croissait, avait l'air d'un phthisique entre deux poussaies.

A l'aide d'échelles pareilles à celles de Guarapascana, mais enlées au limon verdâtre qui les rendait singulièrement glissantes, nous pûmes tenter l'escalade de la montagne et atteindre au sommet du tunnel. Là, nous nous arrêtons un instant pour regarder la rivière bouillonnante sous nos pieds. Ses eaux, au dire de Pepe Garcia, reposaient sur un sable d'or et charriaient en temps de crue des pépites de ce métal d'un gresseur qui variait entre la noisette et la prune. C'est à grand-peine que j'arrachai le colonel à la contemplation de ce pactole apocryphe dont les richesses l'avaient rendu rêveur.

Des terrains arides qui s'étendaient à droite du tunnel, et portaient le nom de plages de Ouitubamba, permirent à l'interprète en chef de reprendre sa dissertation minéralogique au point où il l'avait laissée."

A l'approche de la Sierra de Huilcanota, Paul MARCOY nous décrit les mines de San Lorenzo et de Nuestra Señora de Guadalupe (le tour du monde 1875 N° 1 p 130 - 131).

"Après quelques heures de cet exercice, nous longeâmes les parois d'un cerro à la base duquel trois grandes ouvertures carrées avaient été pratiquées à main d'homme. Le chef des mueltiers, en nous voyant arrêtés devant ces cavités pleines d'ombre noire, s'empressa de nous dire que c'étaient les socobans de la mine de San Lorenzo, autrefois renommée, mais en discrédit aujourd'hui.

A une lieue de la mine de San Lorenzo, nous relevâmes en passant celle de Nuestra Señora de Guadalupe, non moins productive que sa voisine au temps de l'occupation espagnole et comme elle abandonnée de nos jours. L'entrée de la mine ou bocamina figurait un porche ogival avec ses nervures, sa voûte en arc et ses faisceaux de colonnettes engagées. Rien de précis, rien d'arrêté dans ces détails. La nature qui avait fait cette charmante besogne, avait amené son ébauche sculpturale juste à ce point où l'imagination suppléait à ce qui manquait, laissant le champ libre à la rêverie. Après un temps d'arrêt devant ce porche naturel, qu'on avait décoré d'une croix de bois, nous tournâmes bride et poursuivîmes notre route.

Dans la région de Coporaqué, les responsables locaux lui proposent une visite aux grottes de Huarunini (le tour du monde 1875 N° 1 p 153 et 156 à 158) :

"Pendant le déjeuner, don Mariano Teran, qui tenait à nous donner de sa province une haute idée, nous demanda si nous n'avions pas entendu parler des cuevas ou cavernes de Huarunini, comparables par leurs recoins et leurs cachettes, rincones et escondrijas, au célèbre labyrinthe de Crète. Nous ne pûmes que lui répondre que ces merveilles nous étaient inconnues, et que s'il était possible de les voir, nous en serions charmés, ayant pour tâche de relever en route tout ce qui était intéressant ou curieux. Ce souhait de notre part était d'autant plus réalisable que, lesdites cuevas se trouvant à une petite lieue seulement de Coporaqué, dans la partie du nord, nous pouvions, sans nous écarter de notre chemin, visiter en passant ces excavations naturelles, lesquelles, au dire du curé, devaient exciter à la fois notre surprise et notre admiration. Bien que je me délassais un peu de la pompe de ce programme, je n'en résolus pas moins de suivre le conseil de révérend. Au plaisir que cette excursion pouvait me promettre se joignit un sentiment de reconnaissance, quand notre hôte eut offert de faire avec nous ce petit trajet.../

... Trois quarts d'heures de marche nous suffirent pour atteindre Huarunini, un hameau de sept cabanes groupées au pied d'un cerro que côtoie le chemin. Large à cet endroit d'à peine deux mètres, ce chemin, du côté opposé à la montagne, domine une faille béante de cent cinquante à deux cents mètres de profondeur, hérissée de rochers qui d'en haut semblent très-aigus. Qu'une mule vint à broncher en longeant cet étroit sentier, et le voyageur qu'elle porte serait précipité dans cet abîme. Aucune de nos bêtes ne se permit cette incartade. Nous arrivâmes sains et saufs à l'extrémité du passage scabreux, et après avoir contourné la base du cerro, nous aperçûmes un trou noir que don Mariano Teran nous dit être l'entrée de la cueva. De loin, elle ne parut assez basse pour que je crusse que nous serions obligés d'opérer notre introduction en rampant sur le ventre ou en marchant à quatre pattes. Mais c'était un effet d'optique. En approchant, je pus me convaincre que sa hauteur dépassait d'un bon mètre celle de nos individus.

Nous mîmes pied à terre, et quand les Indiens se furent procuré du feu à l'aide de leur yespero et eurent allumé les torches, nous pénétrâmes à leur suite dans l'intérieur de la montagne. Deux énormes piliers qui soutenaient à droite la retombée de la voûte, me firent croire tout d'abord que nous étions entrés dans quelque carrière du temps de la Gentilidad, comme on dit dans le pays ; mais ces piliers dépassés, au décor étincelant qui s'offrit à nous, je compris que nous nous trouvions dans une grotte à concrétions calcaires.

De la voûte où se croisaient des arcs-doubleaux qu'on eût crus copiés sur ceux d'une église du style ogival tertiaire, retombaient, parasites à d'innombrables clefs pendantes, des stalactites d'inégale longueur, plus merveilleusement ouvrées que les lancettes du gothique fleuri. L'eau calcaire, après avoir déterminé ces formations charmantes, ne s'était pas arrêtée en si beau chemin ; elle avait, en filtrant de la voûte ou en décollant des stalactites, imbibé le sol, où s'épanouissaient, comme des végétations pétrifiées, des stalagmites, qui répétaient en bas les capricieuses ciselures d'en haut, mais avec moins de fini et de délicatesse. Sur quelques points, stalactites et stalagmites avaient fini par se rejoindre et formaient d'élégants piliers. Ces concrétions prenaient sous la lumière les teintes les plus variées, les aspects les plus surprenants. Les unes rappelaient, par la diversité de leur blancheur, la neige, l'albâtre ou le marbre. D'autres avaient le ton azuré de la glace ou la semi-transparence du verre dépoli ; d'autres enfin offraient les trissons de la perle. Leurs angles, où se jouait la flamme, renvoyaient des éclairs qui brillaient, s'éteignaient et se déplaçaient à chaque mouvement des porteurs de torches. Ce merveilleux spectacle tenait de la féerie. Un poète qui fût passé par là, n'eût pas manqué de voir dans cette grotte la demeure des gnomes ou des farfadets de Huarunini et d'y trouver matière à quelques rimes.

Après quelques pas faits dans l'intérieur, les concrétions de la voûte et du sol, devenues plus nombreuses, se rapprochaient de telle sorte et se soudaient si bien, qu'elles fermaient la perspective. Toutefois, aux pans d'ombre noire qu'on entrevoyait derrière les piliers, on devinait que la grotte se prolongeait dans les entrailles de la terre. Le moyen de juger de sa profondeur eût été d'abattre stalactites et stalagmites, et de se frayer un passage à travers leurs débris. Mais si l'on n'avait offert de satisfaire à ce prix sa curiosité, j'avoue que j'aurais reculé devant un tel acte de vandalisme. Quant à nos gens, je doute fort qu'ils eussent prêté leur concours à cette oeuvre de destruction. Ces formes inusitées et ces blancheurs phénoménales les inquiétaient visiblement, et dans leur idée la charmante grotte de Huarunini ne devait et ne pouvait être qu'un des soubiraux de l'enfer.

Quand le dessin que j'avais entrepris d'en faire fut achevé, j'approuvai comme un regret de quitter ce boudoir de fée. Mais il n'en fut pas de même de nos Indiens, qui poussèrent en revoyant le ciel un soupir de satisfaction. Nous avions prévenu notre hôte que nous ne retournerions pas à Coporaqué, et nous primes congé de lui au seuil de la grotte.

#### BIBLIOGRAPHIE de MARCOY Paul -

- Voyage de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique à travers l'Amérique du Sud (1848 - 1860) :

##### Pérou

1862 - 1 - Le tour du monde 1862 N° 2 p 31 à 112  
 1862 - 2 - Le tour du monde 1862 N° 2 p 242 à 288  
 1863 - 1 - Le tour du monde 1863 N° 1 p 225 à 304  
 1863 - 2 - Le tour du monde 1863 N° 2 p 37 à 144  
 1864 - 1 - Le tour du monde 1864 N° 1 p 129 à 192  
 1865 - 1 - Le tour du monde 1865 N° 1 p 161 à 233  
 1865 - 2 - Le tour du monde 1865 N° 2 p 151 à 221  
 1866 - Le tour du monde 1866 N° 2 p 31 à 152

##### Brésil

1867 - 1 - Le tour du monde 1867 N° 1 p 37 à 160  
 1867 - 2 - Le tour du monde 1867 N° 2 p 97 à 154

- Voyage dans les vallées de Quinquina - Bas Pérou (1849 - 1861) :

1870 - 1 - Le tour du monde 1870 N° 1 p 1 à 112  
 1870 - 2 - Le tour du monde 1870 N° 2 p 37 à 144  
 1872 - Le tour du monde 1872 N° 1 p 65 à 176

1875 - Voyage dans l'Entre Sierra, la vallée de Huarancalqui et les régions du Payonal - Bas Pérou (1862 - 1863) :

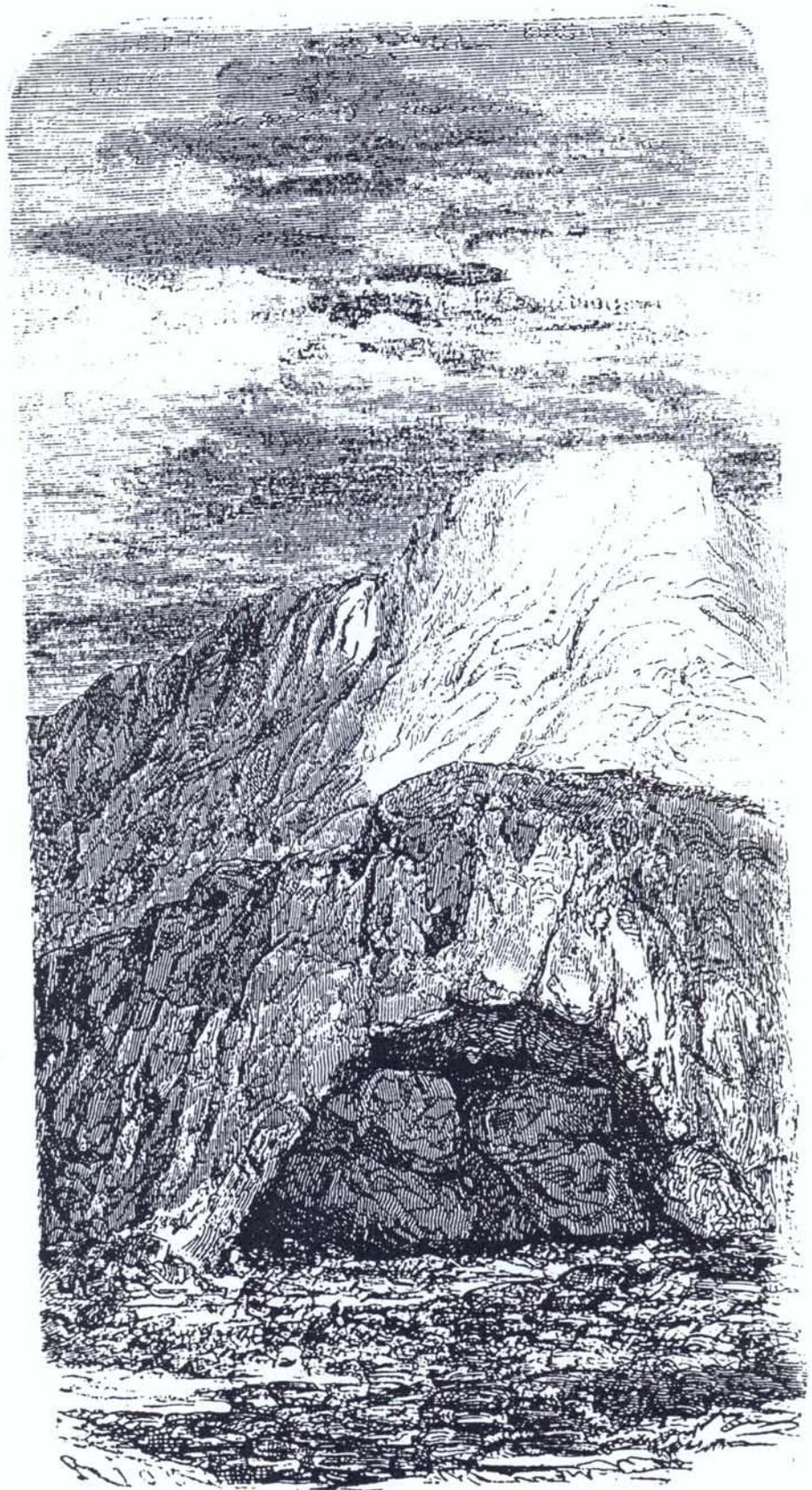
Le tour du monde 1875 N° 1 p 113 à 192

1877 - Voyage dans la région du Titicaca et dans les vallées de l'est du Bas Pérou :

Le tour du monde 1877 N° 1 p 257 à 336



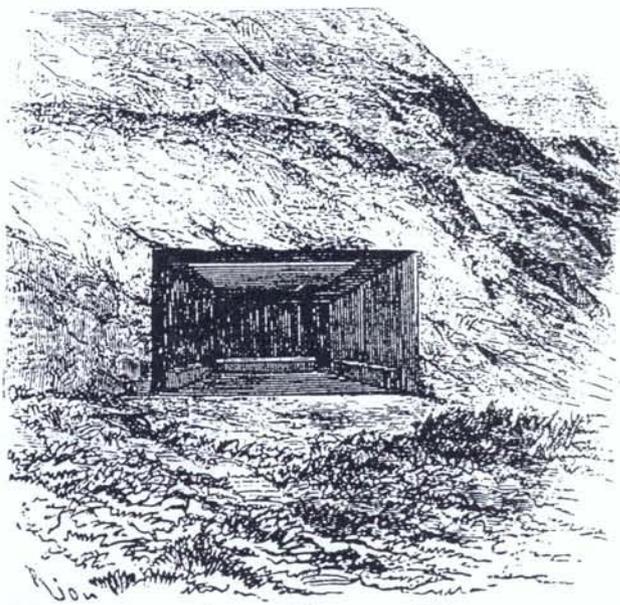
Portrait de M. Paul Marcoy. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.



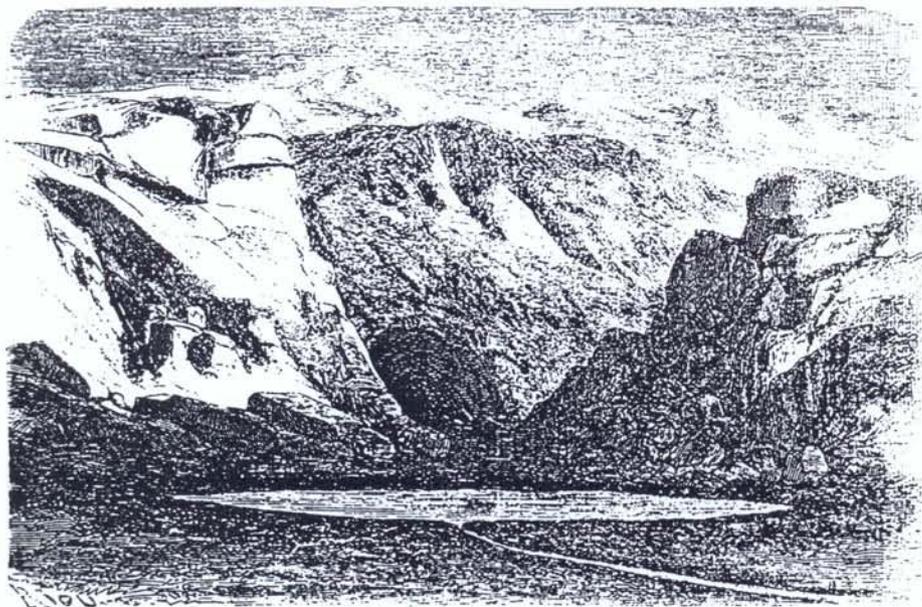
La chingana de Qquerohuasi.



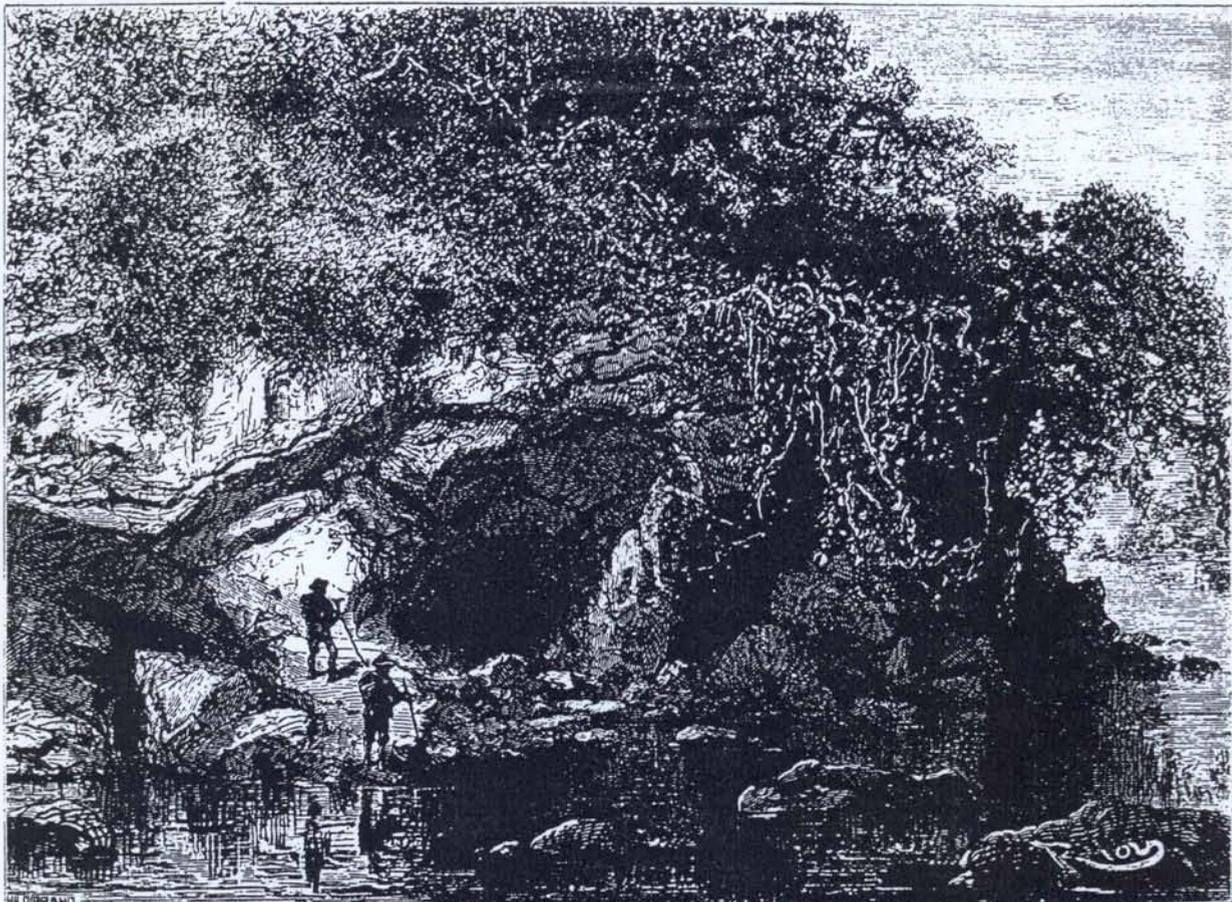
La Chaire-du-Diable (voy. p. 256).



Chambre monolithe (voy. p. 256).



Source de la rivière Apurimac.



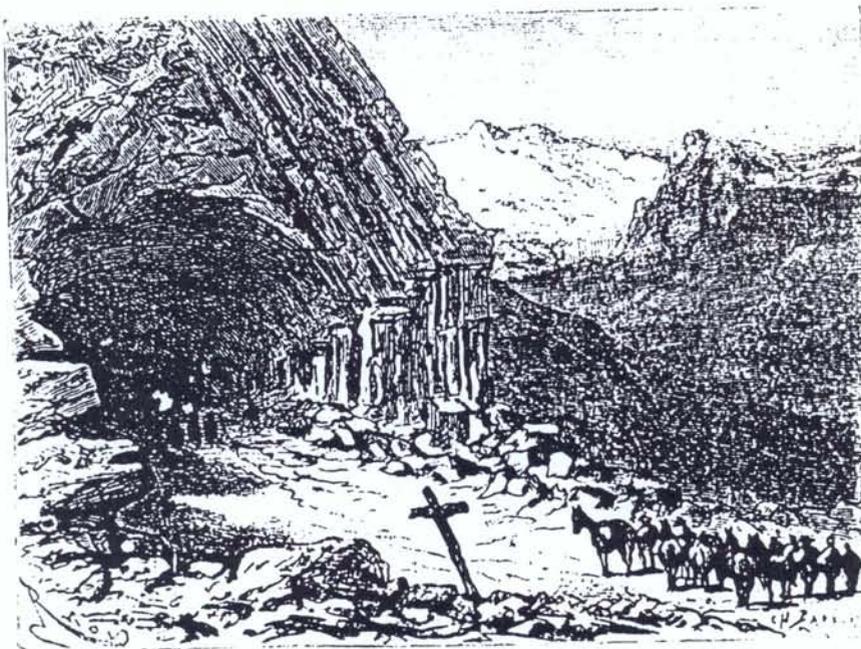
Les grottes de Piquimachay (voy. p. 90). — Dessin de Itiou d'après une aquarelle de l'auteur.



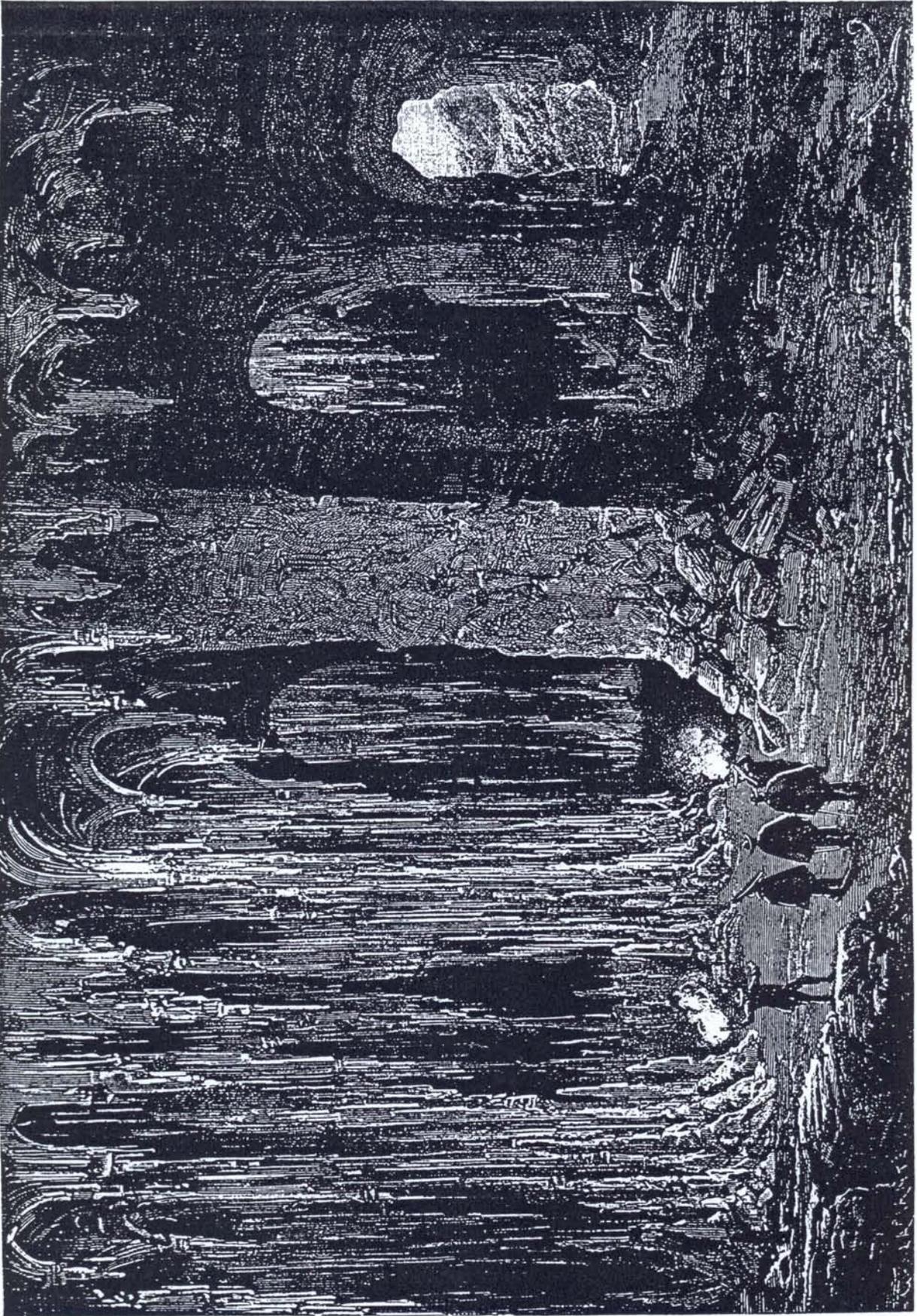
Rivière de Ouitubamba. — Dessin de Itiou, d'après une aquarelle de l'auteur.



Mine de San Lorenzo.



Entrée de la mine de Nuestra Señora de Guadalupe.



Cavernes de Huaranini.